

Genet socialiste ?

Bien que l'ennemi de choix de Genet, depuis son tout premier roman, soit le « bourgeois », l'on ne peut guère dire que cette animosité s'accompagne d'un sentiment de solidarité avec la classe ouvrière. Pendant longtemps Genet ne porte aucun intérêt ni aux mouvements cherchant à améliorer les conditions matérielles des groupes défavorisés ni aux théories remettant en cause l'injustice économique. La phrase acerbe avec laquelle l'auteur essaie dans « Comment jouer *Les Bonnes* » de déterminer la réception de sa pièce en dit long sur sa position : « il ne s'agit pas d'un plaidoyer sur le sort des domestiques. Je suppose qu'il existe un syndicat des gens de maison – cela ne nous regarde pas.¹ » Néanmoins, l'émoi ressenti lors des événements de mai 1968 semble l'avoir convaincu de la possibilité d'une révolution joyeuse et sensuelle ayant peu à voir avec l'image ironique du révolutionnaire prude et rationnel qu'il avait proposée dans *Le Balcon*. Cette expérience enthousiasmante a eu un effet transformateur sur Genet : même avant ses séjours auprès des Panthères noires et des Palestiniens, cet écrivain qui ne s'était jamais laissé enfermer dans le carcan d'une position assignable, qui avait résisté à toute récupération idéologique, est attiré par l'idée d'un engagement politique.

Ce tournant chez Genet en faveur des idées socialistes se traduit le plus visiblement par l'adoption du discours de la politique des classes, indication que les revendications des ouvriers de mai 68 avaient résonné chez lui aussi bien que l'exubérance des étudiants. « Français, encore un effort ! », article publié dans le journal gauchiste *L'Idiot international* en mars 1970 en défense de Roland Castro, emprisonné après avoir participé aux protestations suivant l'asphyxiation à Aubervilliers de cinq immigrés africains à cause d'épouvantables conditions d'hébergement, offre un premier indice de l'évolution de la position de Genet. L'auteur présente le contexte du procès de Castro comme un conflit non entre les Français et les Africains mais précisément entre « le patronat français » et la « main-d'œuvre pour Citron, Simca, les mines et les usines », et il accuse les autorités des pays d'origine des immigrés d'avoir permis que « la mort d'un ouvrier noir, noir ou blanc » soit passée sous silence.² Cette attention prêtée aux questions de classe autant que de race ou d'ethnicité indique une nouvelle priorité de la part de Genet qui, par contraste avec son soutien de longue date pour les luttes anti-impérialistes, avait jusque-là témoigné peu d'intérêt pour le sort des ouvriers.

Plusieurs documents inédits conservés dans le Fonds Genet de l'IMEC archives montrent que Genet est en fait allé jusqu'à envisager de s'aligner publiquement avec le socialisme à la suite de mai 68. Deux dossiers en particulier (GNT 6.17 et GNT 6.18), qui relèvent en toute probabilité du même projet, sont fascinants à cet égard. Comprenant respectivement sept et huit feuilles généralement non paginées, ils contiennent la première ébauche d'un exposé des idées politiques de Genet, y compris son intention de déclarer publiquement de façon imminente sa conversion au socialisme. À l'intérieur du texte, le lieu d'écriture du document est dit l'Espagne, et la date 1970; l'absence de la moindre référence ni aux Panthères ni aux Palestiniens suggère que la rédaction précède son engagement auprès de ces deux groupes. Genet s'adresse tantôt à un « tu » non-identifié, tantôt à un « vous » qui parfois semble se référer à la nation espagnole; aussi le document paraît-il à la

¹ Jean Genet, *Théâtre complet*, édité par Michel Corvin et Albert Dichy (Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2002), 127.

² Jean Genet, *L'Ennemi déclaré*, édité par Albert Dichy (Paris : Gallimard, 1991), 37.

lecture un premier jet de la déclaration qu'il annonce. Il présente la décision de faire la déclaration dans ce pays comme un geste de solidarité avec « ce grand peuple qui tremble » :

Une autre affirmation: j'ai choisi l'Espagne comme lieu de cette déclaration : ma décision était prise depuis longtemps où j'ai choisi le socialisme. Pour le déclarer j'ai voulu attendre mon passage par l'Espagne, et m'y voici. Ma déclaration, sans m'être imposée par personne ici, – je t'en remets le texte ainsi qu'à dix-sept autres intellectuels – ne sera toutefois communiquée qu'en langue espagnole, ce qui signifie que par [le moyen de] cette langue je me place au milieu des Espagnols.

Alors qu'une grande partie du texte traite de l'Espagne, et surtout du pouvoir exercé par l'Opus Dei (l'organisation catholique réactionnaire dont les membres, y compris Luís Carrero Blanco, dominaient les échelons les plus élevés du gouvernement de Franco), le document esquisse également le récit de la propre trajectoire politique de Genet. L'auteur met en garde contre l'idée que son adoption du socialisme constitue une rupture plutôt qu'une continuité :

Revenons encore au socialisme. Ne croyez pas non plus que je n'y songe que depuis aujourd'hui. Les étudiants français de mai 68 (des gosses) m'ont obligé à le vouloir plutôt que son contraire ou que ses faux-semblants. Si Víctor García retrouve dans mes pièces écrites il y a 20 ans des préoccupations politiques, c'est qu'elles y sont.

Ce qui a changé, ce n'est pas qu'il aurait développé une nouvelle conscience politique des maux de l'inégalité économique mais plutôt que l'expression de celle-ci n'est plus freinée par la nécessité pressante de suivre sa vocation artistique. Sa position politique n'est plus en conflit avec les exigences de l'écriture :

Mon éducation n'est pas seule responsable de mon peu d'empressement à rejoindre les mouvements socialistes: puisque je [disais] écrire j'étais obligé de faire, solitairement, l'apprentissage de l'écriture. Et, de la même façon que vous-mêmes, au bout d'un certain temps de répression vous en êtes venus à vous affoler devant l'ombre de l'ombre d'un risque, ma solitude obligée m'avait rendu frileux, et je craignais de me confronter avec d'autres hommes. Mais depuis très longtemps je savais, mais sans le dire clairement, que les pouvoirs de l'argent, et les sortilèges qu'il suscitait, et les sortilèges de la domination d'un homme – ou de plusieurs – sur les autres, n'est pas seulement injuste: c'est imbécile.

Il précise aussi que, malgré le fait de n'avoir jamais pris de position politique en public, il avait néanmoins contribué activement, si indirectement, à la contestation du statu quo :

Sans oser le déclarer publiquement, j'agissais et je parlais autour de moi de telle façon que ceux avec qui je vivais puissent à leur tour contester ces fausses valeurs, ces fausses grandeurs. Aujourd'hui, pour la première fois, et en termes clairs, je vous le dis, et c'est en Espagne. Je n'ai pas la folie de croire que je vais faire votre révolution: j'entreprends la mienne qui, comme je vous l'ai dit, me remettra un jour face au fait poétique et me replacera dans la solitude.

Ce qu'il y a d'imprécis dans cette formulation, je suis prêt à le corriger pour l'exposé d'une méthode capable de réussir. Je ne la ferai pas ici, cette fois, mais je me tiens disponible pour te préciser les moyens d'aboutir, aux abords tout au moins, d'un tel socialisme. Il ne s'agit pas du reste, tu t'en doutes, de mettre au point une théorie, mais de reprendre quelques arguments de Mao-Tse-Tong, et, naturellement, de les appliquer.

Le document avance ainsi un rapport d'exclusion entre l'écriture et la parole : l'écriture est une activité solitaire, à la différence des actions et des mots mobilisés afin d'atteindre un objectif. Quoique lui-même ébauche de texte écrit, le document se range plutôt du côté de cette deuxième option : annonce « en termes clairs », il marque le rejet, ou plus précisément le report, de l'écriture poétique en faveur d'un emploi programmatique, théorique, voire scientifique du langage.³ Le texte se termine par les mots « élaborer une dialectique » : ce document étonnant nous révèle un Genet qui non seulement a l'intention de déclarer une position politique univoque mais qui de plus adopte le langage du matérialisme dialectique et vise à élaborer un ensemble d'arguments qui, malgré le désaveu explicite, se distinguent avec difficulté d'une théorie.

Quels sont les principes-clé de cette théorie rudimentaire? Il faut répéter qu'il s'agit d'un texte manifestement préparatoire et que Genet n'a jamais tenu l'engagement de se déclarer socialiste. Le document donne néanmoins des précisions en ce qui concerne l'idéal du socialisme génétien. Comme dans la citation ci-dessus, la révolution à laquelle Genet aspire est une révolution qui le ramènera finalement vers la solitude de l'écriture ; en se réalisant, la révolution s'abolira en rendant redondante toute activité révolutionnaire ultérieure. L'idée directrice du document, c'est que la révolution doit viser une liberté plus subjective qu'économique. Genet insiste à plusieurs reprises sur l'importance de la créativité : « il existe dans chaque homme des facultés ludiques, créatrices, poétiques, et qu'elles ont besoin de s'exercer. À tous les niveaux, dans toutes les situations, l'homme veut jouer et découvrir, découvrir le monde et se découvrir. » Et plus loin : « La liberté n'existe qu'à l'intérieur du jeu créatif individuel. » Aussi la révolution se mesure-t-elle à l'inventivité ludique qu'elle encourage et rend possible :

Il faut prendre garde peut-être à ceci: que l'esprit révolutionnaire doit être total, et s'il ne s'exerçait qu'au profit de la seule politique, s'il n'avait pour but que la destruction du mode capitaliste, il est trop évident qu'en conservant la phraséologie qui permet à ce mode de se maintenir, une fois accomplie cette révolution, l'esprit qui l'a voulu ira se dégradant toujours plus jusqu'à reconstituer un mode tout aussi monstrueux d'asservissement. Autrement dit – et d'ailleurs tout aussi mal dit – la révolution aura lieu si elle permet à chacun d'exercer sa liberté, et la liberté complète ne peut se vérifier qu'à l'intérieur d'un jeu dont les règles sont à la fois observées et à la fois dépassées sans qu'il y ait tricherie.

Genet inscrit cette idée de la primordialité de la créativité dans la lignée de l'affirmation de Saint-Just selon laquelle « Le bonheur est une idée neuve en Europe » :

Je dirai donc, ici, que le bonheur est une idée neuve en Espagne. Il serait temps d'en finir avec les résidus de la morale évangélique qui voudraient que le travail productif – la sueur de mon front, le cal de mes mains ! – vont rester pour l'éternité une vertu. Le travail m'emmerde.

Il prend ainsi de la distance par rapport à l'emphase moralisatrice sur la productivité qui s'était imposée dans les régimes marxistes-léninistes de l'Europe de l'Est. Il a une vision plus holistique du socialisme, vision plus proche peut-être des idées de Marx lui-même, dont il faut rappeler qu'il avait théorisé l'aliénation de l'ouvrier non seulement par rapport au produit de son travail et aux

³ Un passage biffé à la page 2 commence comme suit : 'Une des choses les plus désolantes de cette époque c'est la dépolitisation des savants', idée qui revient plusieurs fois dans nombre des documents relatifs aux Panthères noires. La nouvelle volonté chez Genet de s'associer à un ensemble d'idées politiques va de pair avec une impatience grandissante à l'égard de ceux qui proposent des idées sans reconnaître la dimension politique de leur travail.

processus de production, mais également par rapport à sa propre humanité et aux autres ouvriers. Genet réclame explicitement la reconceptualisation de l'idéal socialiste :

Pour ce qu'il en est du socialisme, je crois qu'il faut le concevoir non comme les pays de l'Est ni comme [illisible] technocrate: d'une part le travail, d'autre part les loisirs. Cette sorte de dichotomie qui tranche l'homme en deux moitiés inégales, ne peut que lui causer un malaise qui peut le conduire au suicide. Pas plus loin, évidemment. [Mais] pensons à un socialisme où le travail est un bonheur, et je ne crains pas de dire que la révolution se fera sous les deux signes d'égaux grandeur, le rouge et le noir.

La liberté de ne pas travailler est en fait une liberté qui remet en cause l'opposition entre le travail et les loisirs, l'effort et le plaisir. Le véritable socialisme se reconnaît pour Genet à ce que l'on prenne plaisir à travailler, à ce que l'on fasse uniquement du travail qui fait plaisir. Mais cela a pour corollaire que le temps des loisirs doit être un temps productif ; l'on sera créateur dans tous les aspects de la vie. Le but de la révolution est pour Genet

« un socialisme qui chante », je ne veux pas dire un état d'idiots, peuplé d'anges qui s'embrassent: je parle au contraire de socialisme très dure, difficile à gagner, qui tiendra compte des luttes contre soi-même et contre les autres, et des luttes des autres contre soi-même, un socialisme aussi qui refusera l'ancienne et absurde malédiction: « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front ». J'écrirai plutôt: « Tu gagneras ton chant à la sueur de ton front » et je vous le jure mes amis, ce sera plus difficile et l'entreprise sera plus grave.

La primauté de la créativité dans ce document ne va pas sans rappeler Herbert Marcuse. La pensée de Marcuse avait joué un rôle primordial dans le mouvement hippie en Amérique pendant les années soixante, et ses textes étaient progressivement disponibles en traduction française à partir des années cinquante.⁴ Cependant, alors que l'accent mis par Genet sur le plaisir et la créativité correspond aux priorités du philosophe, l'insistance de ce dernier sur les difficultés que risque de rencontrer la lutte pour atteindre « un socialisme qui chante » – et donc sur l'inévitabilité du conflit – marque une divergence d'avec l'utopianisme de l'autre. L'attention prêtée par Genet au conflit qui divise l'être humain aussi bien de lui-même que des autres suggère une attitude sceptique envers la possibilité d'une société basée sur une répression minimale des pulsions que Marcuse place au cœur de sa théorie.

Genet a un autre point théorique important en commun avec Marcuse. L'intérêt que l'écrivain porte à repenser le *lumpenproletariat* correspond à certains égards à la proposition de Marcuse selon laquelle les marginaux sociaux ont autant de potentiel révolutionnaire que le prolétariat. Dans les deux documents cités ci-dessus, Genet ne fait qu'évoquer le « déplacement de la notion de lumpenproletariat », mais il consacre une discussion détaillée à la question dans un autre texte qui a pu être écrit à la même époque (GNT 6.24):

Un peu trop négligemment Marx parle du lumpenproletariat pour le considérer comme un facteur réactionnaire. Marx va trop vite, et trop loin. Le lumpen n'est pas une classe

⁴ Voir notamment Herbert Marcuse, *Éros et Civilisation : Contribution à Freud*, traduit par J.-G. Nény et B. Fraenkel (Paris: Minuit, 1963). Marcuse, qui avait compté Angela Davis parmi ses étudiants à Brandeis University, exerça également une influence importante sur les Panthères noires. Toutefois, comme ce texte semble antérieur au séjour que Genet a passé auprès des Panthères, l'écrivain a dû découvrir Marcuse par un autre biais, probablement en 1968 lors de sa rencontre avec des figures telles que Allen Ginsberg, William Burroughs et Terry Southern. La nécessité de la transformation subjective est bien entendu proche aussi des idées de Tel quel, que Genet devait connaître (il était ami avec Jacques Derrida et son texte sur le théâtre, « L'Étrange mot d'... », avait été publié dans la revue du groupe).

homogène, avec ses critères de classe. Il est composé d'individus qui tous en fait ou l'autre, d'une ou de l'autre façon, se sont révoltés contre l'ordre établi, si bien que cet ordre les a [bannis]. Le bannissement, prison, bagnes, maison de redressement, certains « milieux » les a réunis mais de telle sorte que personne ne peut s'y sentir solidaire des autres, même s'il s'agissait de défendre des intérêts communs là où il n'existe que des intérêts individuels.

Pourtant, les régimes totalitaires ont su manipuler le lumpen, et pour une grande part, se servir de lui en le servant. Il faut peut-être en retirer ceci: c'est que les régimes totalitaires utilisant le lumpen ne sont pas totalement bourgeois. Je ne les défends pas. Je dis seulement que le moralisme de la bourgeoisie n'a pas [tant] d'importance à leurs yeux. Par certains côtés, le crapuleux, ils peuvent rassurer le lumpen.

Il y a encore autre chose: chaque membre du lumpen a moins accepté une situation déterminée, qu'il n'a voulu la sienne, singulière quant au choix primordial, même si cette situation devait, par le bannissement des « honnêtes gens » les coaguler tous dans ce qu'on croit à tort être une classe. Chaque individu a son originalité propre. Je n'en vois faire qu'une catégorie qui commande la solidarité de groupe sinon de classe, c'est les maquereaux. Je parle des proxénètes désignés, [*illisible*] ou plus souvent absous par la justice.

Mais tous les autres: voleurs, escrocs, vagabonds, drogués, etc... peuvent être utilisés un moment par la droite, et eux-mêmes séduits par elle, mais il faudra peu de temps pour que d'un côté comme de l'autre on se méfie: les voleurs deviennent voleurs à l'intérieur du moment réactionnaire, la droite se fait répressive à leur égard, comme la bourgeoisie classique.

D'une part, l'absence chez le lumpenproletariat de tout sentiment de solidarité et son refus d'action collective basée sur la défense d'intérêts communs ne contribuent pas forcément à la consolidation de l'ordre établi : Genet décèle dans l'atomisation qui caractérise le lumpen et leur résistance à la totalisation au moins la possibilité d'une force ou d'une ressource de contestation. D'autre part, il signale une hétérogénéité à l'intérieur des régimes totalitaires qui mine l'identité à soi des oppresseurs aussi bien que des opprimés. Mais l'aspect le plus frappant de ce texte, c'est sans doute le point de vue neutre, objectif à partir duquel il aborde les questions mêmes qu'il avait traitées dans une perspective intensément personnelle dans ses premiers textes. Ce qui est en jeu, c'est la mesure dans laquelle des individus marginaux, hors communauté – voleurs, vagabonds, etc. – forment ensemble un collectif. Mais à aucun moment Genet ne fait le rapport entre leur cas et le sien. Le point de vue externe de théoricien politique qu'il adopte pour en parler est-il signe que Genet se voit alors, contrairement à eux, comme impliqué dans une communauté ? Ou bien, vu qu'il s'agit aussi dans ce document de la mesure dans laquelle la droite se sert de ces marginaux pour atteindre ses propres buts, ce point de vue détaché traduit-il plutôt une réserve de sa part que ce soit effectivement maintenant, à cette époque de sa vie où la récompense financière du succès de son œuvre lui assurait la liberté de vivre comme il voulait et non durant les années de vol et de vagabondage, qu'il courait le danger de servir les intérêts de la droite ?

Par contraste, d'autres documents qui mentionnent explicitement les circonstances personnelles de Genet communiquent une attitude bien plus équivoque envers la lutte sociale que celle que nous l'avons vu appuyer sans ambiguïté ci-dessus. La date de leur rédaction est malheureusement difficile à vérifier, de sorte qu'il est impossible de déterminer s'ils témoignent d'une évolution ultérieure de ses idées ou si sa position au moment où il envisageait de se déclarer socialiste était plus complexe qu'il ne voulait le reconnaître. Une feuille conservée à part (GNT 6.66) contient une série de notes où il réfléchit à l'écart qui le sépare de la classe ouvrière :

Je ne suis peut-être pas de droite mais pas de gauche puisqu'elle est revendiquée par les travailleurs. Je les aime pas, ni le travail.

[biffé :

« La liberté – selon Pericles – c'est le courage de s'opposer au pouvoir. » [...]

Plus je m'oppose au pouvoir plus je suis libre = à la limite je suis le pouvoir.

La majorité des hommes travaille pour vivre sans doute mais produisent. Si leur travail est indispensable à leur vie il sert la mienne. On peut dire qu'une majorité d'hommes se fatigue pour mon seul luxe: écrire ou ne rien foutre.]

Genet constate sa position de privilège relatif sans aucune tentative de justification ni d'excuse. De même, dans l'entretien avec Fichte il minimise l'intérêt de la question : « Je n'ai pas de sentiment de culpabilité. Si on me demande (ou si je m'aperçois même sans qu'on me demande) de l'argent, je le donne très facilement, vraiment très facilement, et ça n'a pas d'importance. L'injustice est dans le monde et l'injustice n'est pas dans le monde parce que mes droits d'auteur sont relativement élevés »⁵. L'inégalité économique n'est point le critère déterminant, ni même un critère très important, en fonction duquel il règle son comportement. Un autre document (GNT 6.65) suggère que, dans la mesure où son aisance le gêne, c'est à cause d'un sentiment non de culpabilité mais de trahison qui aide à éclaircir le thème de la trahison qui scande son œuvre à partir du *Journal du voleur* :

Selon une ligne qui semblait incassable j'aurais dû continuer dans la misère, le vol au moins, peut-être l'assassinat et peut-être aussi la prison à perpétuité – ou mieux. Cette ligne paraît s'être cassée. Or c'est cela qui m'a fait perdre toute innocence. J'ai commis ce crime d'échapper au crime, d'échapper aux pouvoirs et à leurs risques. J'ai dit que j'étais au lieu de me vivre, et disant que j'étais je ne l'étais plus.

Cette désolation d'avoir cédé au monde renvoie peut-être à un supposé moral. Ce n'est pas certain. Une esthétique, c'est plus juste, a été ravagée.

Le « crime » qui le hante – le crime d'avoir échappé à la pauvreté et au crime, de ne plus désobéir aux pouvoirs – est d'ordre esthétique plutôt qu'économique. Ce crime lui a permis une vie vivable en le coupant de sa condition de démuné, c'est-à-dire de pauvre mais aussi d'impuissant, condition de vie aux marges de la société qui, comme la suite le précise, sans être révolutionnaire, n'en permettait pas moins des « disjonctions institutionnelles », un « nouveau métabolisme social ». Cependant, le texte se termine sur la question: « Mais faut-il être révolutionnaire ? » De toute évidence, l'affinité pour l'activité révolutionnaire que Genet a incontestablement ressentie après mai 68 n'équivaut pas clairement et simplement à une conviction qu'un engagement révolutionnaire constitue un idéal à adopter ni que le redressement de l'injustice économique doit nécessairement primer sur d'autres problèmes.

Revenons à ce propos à l'articulation chez Genet de la classe avec la race, question qui était naturellement au cœur des préoccupations des Panthères noires. Lors des interventions qu'il a faites à cette époque en défense du parti, il associe souvent les deux questions. À l'Université de Connecticut le 18 mars 1970, en faisant l'éloge de la « réflexion politique originale » des Panthères, il déclare : « L'origine du racisme est socio-économique. Nous devons en avoir bien précisément conscience car là est le point de départ de notre solidarité avec les Noirs et le parti des Black

⁵ *L'Ennemi déclaré*, 168.

Panthers »⁶. « May Day Speech », discours fait à Yale pour soutenir Bobby Seale, le chef du parti, définit en des termes inhabituellement univoques l'action révolutionnaire comme « tout acte capable de rompre brusquement l'ordre bourgeois en vue d'accomplir un ordre socialiste ».⁷ De même, dans l'entretien fait à son retour en France avec Madeleine Gobeil afin de promouvoir la conscience de la cause des Panthères, Genet met l'accent sur la dimension économique de leur lutte : « Ils voient dans leur combat un combat de classe. Leur but est une révolution de style marxiste »⁸. Les textes écrits à l'appui de George Jackson répètent le même message : « Racisme et lutte de classe sont la même chose »⁹.

Cette insistance sur l'inséparabilité des injustices raciale et économique s'accorde avec les priorités des Panthères eux-mêmes. Le parti s'était justement différencié du « nationalisme culturel » noir tel que proposé par LeRoi Jones en soulignant les liens entre le racisme et d'autres structures de pouvoir oppressives. Dans les mots de Seale, le combat pour la libération noire « est une lutte de classe et non une lutte de race »¹⁰. Les Panthères ont joué un rôle pionnier en adoptant un programme explicitement révolutionnaire, anti-capitaliste et anti-impérialiste. Ils n'étaient pas les premiers à voir le racisme américain comme une forme de colonialisme ; Stokely Carmichael et Charles Hamilton s'étaient fortement inspirés des *Damnés de la terre* de Fanon dans leur analyse de la situation des Noirs américains comme celle de sujets coloniaux dans leur ouvrage de référence, *Black Power*. Une mention de ce dernier livre par Genet, précisément comme précurseur des Panthères, suggère que l'écrivain l'avait déjà lu avant son séjour auprès des Panthères¹¹ :

Il existe d'abord une littérature noire préfigurant celle des Panthères: Frederic Douglass, du Bois, Richard Wright, Malcolm X. Mais les Panthères je suppose accepteraient aussi le beau livre de Le Roi Jones sur la musique noire et l'essai de Carmichael et Charles Hamilton sur le Black Power.

Si j'ai parlé de ces écrivains, c'est qu'il est aussi dans la ligne d'une très longue révolte et de projets révolutionnaires. Volontairement j'en retranche Fanon ou d'autres révolutionnaires (Kim Il Sang) ayant influencé les Panthères. (GNT 6.2)

Genet était manifestement à la fois convaincu et enthousiasmé par l'argument de Carmichael selon lequel l'oppression des noirs est à l'origine une structure coloniale, bien que Carmichael ait déjà quitté les Panthères pour adopter une perspective séparatiste au moment de l'engagement de Genet à leurs côtés. Toutefois, après la scission des Panthères qui s'est développé à partir de 1971 entre ceux qui accordaient la priorité à l'aspect anti-impérialiste de la lutte pour la libération des Noirs (notamment Eldridge Cleaver depuis sa nouvelle base algérienne) et ceux qui mettaient l'accent plutôt sur la nécessité de remédier au dénuement socio-économique des communautés

⁶ 'Lettre aux intellectuels américains', *L'Ennemi déclaré*, 44 et 45.

⁷ *L'Ennemi déclaré*, 50.

⁸ Interview with Michele Manceaux, *L'Ennemi déclaré*, 59.

⁹ 'Le Rouge et le Noir,' *L'Ennemi déclaré*, 103.

¹⁰ Bobby Seale, *Seize the Time: Story of the Black Panther Party and Huey P. Newton* (Baltimore: Black Classic Press, 1991), 63; je traduis.

¹¹ Stokely Carmichael et Charles V. Hamilton, *Le Black Power: Pour une politique de libération aux États-Unis*, traduit par Odile Pidoux (Paris: Payot, 1968). Genet avait également pu lire une traduction française du livre de LeRoi Jones sur la musique noire avant son passage aux États Unis : *Le Peuple du Blues: La Musique noire dans l'Amérique blanche*, traduit par Jacqueline Bernard (Paris: Gallimard, 1968).

noires américaines (groupe dirigé par Huey Newton en Californie), Genet a pris le parti de ces derniers¹².

Cela ne signifie néanmoins pas que pour Genet les questions économiques soient primordiales. Au contraire, il me semble plus probable que le soin qu'il apporte pour signaler l'importance de la question des classes dans la lutte des Noirs relève de la volonté de suivre la direction du Parti et surtout du souci de ne pas usurper l'initiative quant à l'action à privilégier, souci qu'il exprime dans plusieurs documents différents (GNT 6.2, 6.6, 6.10). S'il obéit aux priorités du Parti en soulignant la dimension économique du combat des Noirs, il veille également à ce que la question de race ne soit pas subsumée sous celle de la classe. Aussi avertit-il son public, au commencement du « May Day Speech », du danger de négliger les différences entre lui et les Panthères :

ma façon de vivre, ici et ailleurs, est celle d'un vagabond et non d'un révolutionnaire, mes mœurs même sont inusuelles, de sorte que je dois faire très attention quand je parle au nom du Black Panther Party [...]. Je veux dire que, dans mes interventions, aucune irréalité de doit se glisser, car elle serait préjudiciable au Black Panther Party, et à Bobby Seale, qui est bel et bien dans une prison réelle, de pierre, de ciment et d'acier. (ED, 47)

La suite du texte développe plus généralement l'importance de faire attention aux différences, proposant que c'est le devoir des Blancs – et notamment des « radicaux blancs » dont devait se composer majoritairement le public auquel Genet s'adressait à Yale – d'apporter « une dimension nouvelle en politique ». Il réclame de leur part une « délicatesse du cœur » qui les mènerait à adopter « un comportement qui tendrait à effacer leurs privilèges »¹³. Dans ce texte comme dans la plupart des textes réunis dans *L'Ennemi déclaré* aussi bien que dans les documents inédits conservés à l'IMEC, son emploi du pronom « nous » l'inscrit nettement du côté des Blancs, par opposition aux Noirs : « Nous, nous vivons peut-être dans une démocratie libérale, mais les Noirs vivent, bel et bien, sous un régime autoritaire, impérialiste, dominateur »¹⁴. Son soutien pour les Panthères relève surtout de leur révolte contre un oppresseur plus impérialiste que capitaliste ; la solidarité avec leur lutte contre l'oppression matérielle est moins importante.

Pour conclure, à la suite de mai 68 Genet semble s'être réellement sensibilisé aux questions d'injustice spécifiquement économique, et pendant un temps il a envisagé de prendre parti pour le socialisme. Certes, sa vision de la révolution s'apparente plus à celles qui sont dans l'air du temps dans le sillage des événements de mai qu'au marxisme conventionnel dans la mesure où elle subordonne le redressement des disparités matérielles à la transformation des subjectivités, et l'écrivain n'a jamais en fait donné suite à l'intention de se déclarer socialiste. Son engagement du côté des Panthères noires est sans doute motivé moins par l'adhésion à leur proposition que la lutte de race est en fin de compte une lutte de classe que par l'admiration que lui inspire leur révolte contre leur oppression. Dans les causes qui l'ont effectivement mobilisé, la dimension anti-impérialiste a autant d'importance, sinon plus, que la dimension anti-capitaliste. Il n'en reste pas moins qu'à ce moment historique précis au début des années 70, Genet semble vraiment avoir été tenté d'adopter une position publique en faveur du socialisme. Les trois articles qu'il publiera à l'appui de la candidature de François Mitterrand dans la campagne présidentielle de 1974 montrent que son intérêt n'était pas qu'un feu de paille. L'écriture du premier, « Quand 'Le pire est toujours sûr' », fait clairement ressortir à quel point il se sent intimement concerné par le résultat de

¹² Edmund White, *Genet* (NY: Chatto & Windus, 1993), 645-6.

¹³ *L'Ennemi déclaré*, 48-9.

¹⁴ *L'Ennemi déclaré*, 52.

l'élection : « Où est mon intérêt ? À la fois il me dépasse et il ne concerne que moi : j'ai besoin de la transformation du sort des travailleurs déshérités, des immigrés, de la transformation du tiers-monde, et même de sa métamorphose, de rapports nouveaux de l'Europe avec le tiers-monde »¹⁵. Si la lutte anti-impérialiste garde l'ascendant jusqu'à la fin, le flirt de Genet avec le socialisme témoigne de la sympathie profonde qu'il en vient à éprouver pour les exploités de toute sorte, même les « travailleurs déshérités » français ou européens dont le sort lui avait été indifférent plus tôt dans sa vie.

Mairéad Hanrahan

University College London

¹⁵ *L'Ennemi déclaré*, 127.